

Éric Masserey

Le Sommeil  
séfarade

*roman*

BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR



LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ  
D'UNE AIDE À LA PREMIÈRE ŒUVRE LITTÉRAIRE,  
ACCORDÉE PAR LA FONDATION SUISSE POUR LA CULTURE PRO HELVETIA,  
ET D'AIDES À LA PUBLICATION ACCORDÉES  
PAR LE CONSEIL DE LA CULTURE DE L'ÉTAT DU VALAIS  
ET PAR LA COMMISSION CANTONALE VAUDOISE DES ACTIVITÉS CULTURELLES

« LE SOMMEIL SÉFARADE »,  
CENT SOIXANTE-QUINZIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,  
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,  
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN  
MISE EN PAGES: BERNARD CAMPICHE  
ILLUSTRATION DE COUVERTURE: ZORAN MUSIC,  
« THE STUDIO », 1983, TECHNIQUE MIXTE SUR PAPIER, 24,4 x 38,5 cm,  
COLLECTION PARTICULIÈRE, © BRIDGEMAN ART LIBRARY,  
© ADAGP & PROLITTERIS, 2006  
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR: PHILIPPE PACHE, LAUSANNE  
PHOTOGRAVURE: BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,  
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE: IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-175-8  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2006 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

## LE RETOUR D'ANNA K.

— COMMENT meurt un bibliophile,  
Constantin?

Dans l'étude encombrée de livres et de papiers à l'abandon, Gaspar Camerarius n'attendait pas de réponse. Il s'adressait à lui-même. La pénombre de l'après-midi d'hiver confondait les visages. Six décennies de débats, de lectures et de dimanches comme aujourd'hui. Le travail longtemps partagé dans la minuscule officine devenue librairie. Onze mois de *Lager* en Pologne – jamais nous n'avons dit Auschwitz, nous. L'enfance hollandaise le long d'un même canal. Quelques ancêtres communs et les appels, dans les terres quittées en hâte cinq siècles durant, de Tolède à Salonique...

Toutes ces années et la mémoire commune les confondaient. Mais l'issue de leur compagnonnage

approchait : la morphine assommait Constantin, silencieux depuis plusieurs jours. Son corps amoindri et douloureux imprégnait la pièce d'une odeur légèrement écoeurante, sans fard possible, et sans illusion. Les hommes, maintenant, n'y étaient pour rien.

Malgré ce que nous avons connu, nous ne savions pas très bien comment aborder ce moment. Mourir c'est une chose, mais l'amitié... Gaspar, avec sa question, avait peut-être été maladroit. Pour plaisanter, car nous aimions rire et raconter des histoires absurdes ou effrayantes, j'ai dit :

— Comment meurt un bibliophile ? Un proustien meurt emmené par la sonate de Vinteuil comme un enfant de Hameln par le pipeau, un joycien alcoolique meurt noyé dans une ambroisie fermentée par Calypso, un tolstoïen...

— Docteur Rodrigue, tu ne crois pas si bien dire, m'interrompt Constantin, revenu tout à coup de voyage, avec ses manières directes et exagérées que j'avais souvent moquées. C'est arrivé à mon père. Allume la lumière, tu veux ? Et ouvre la fenêtre, s'il te plaît, on étouffe ici !... D'ailleurs tu lui ressembles un peu, Gaspar. Je ne te l'ai jamais dit ? Ta naïveté, tes enthousiasmes et tes bonheurs de clown ont toujours fait partie de la famille !

Il était là, mais sa voix s'éloignait de nous. Déjà ! pensai-je alors parce que je ne m'habituais pas à l'idée de notre prochaine séparation. Puis il parla de la dernière nuit d'Alexandre Levine, son père.

— Il vivait au flanc d'un volcan à peine éteint, vous vous rappelez? Le Pico, les Açores. Nous sommes retournés ensemble là-bas, liquider les affaires, prendre les livres, quand était-ce déjà? Peu importe. Un printemps tardif et humide, dans la maison bleue au pied du cône noir... Et vert, oui, vert, tu as raison, Gaspar. On disait qu'il habitait un endroit dangereux, comme ça, sous la montagne fumante. Pourtant, c'est nous que la lave de l'Europe a emportés... Je pense souvent au volcan ces temps-ci. Il était aussi faible que nous mais, moi, je voudrais encore jeter ma lave malgré mes impuissances, et féconder la terre en brûlant le passé! Enfin...

Il avait dit cela une main brandie dans le vide. Elle retomba, frêle effectivement, impuissante.

— Mon père avait soixante-dix-huit ans et quelques heures, il regardait sa bibliothèque. Nous étions seuls, après le départ des invités. Tu te souviens, Gaspar? Je t'avais laissé la librairie, pour quelque temps. Ma présence là-bas était une joie pour lui, même s'il regrettait ma gravité et mon amertume. Il ne comprenait pas le *Lager*, ni ce que j'étais devenu. Tout avait été dit et montré depuis des années mais la guerre n'était jamais arrivée jusqu'à son cabinet de lecture, pas la nôtre en tout cas, pas celle de Pologne.

» Debout, devant ces mêmes livres qui nous entourent aujourd'hui, mon père dévisageait leurs dos, les mains sur les hanches et la bouche entrouverte. Ce que je crois: le temps venait de

choir dans sa tête et dans son corps, le temps accompli venait de l'embrasser, « *Ecce homo!* », de rallumer son esprit peu sollicité depuis la retraite — de Russie au moins. Disons que j'exagère un peu. Alexandre mon père observait fixement un volume sans rien se rappeler de lui. Puis, comme s'il retrouvait un lien entre des choses indûment désunies, il se déshabilla et se regarda dans le miroir, nu, entièrement, pour la première fois depuis le terme soulagé de son adolescence. Cheveux épars, yeux lézardés, nez bosselé, philtrum fendillé, et bouche qu'il exerça devant lui sous diverses formes : en sourire, en colère, en coin ; torse parcheminé et ventres disjoints ; sexe inutile, jambes étiques et pieds cornés. Il prononça lentement : « La chair est faible. C'est vrai. »

Constantin répéta gravement ces mots. S'était-il regardé ainsi ce matin lui aussi ? Il fit une pause pendant laquelle rien ne parla, puis reprit tranquillement le cours hélicoïdal de son récit.

— Aux deux femmes qu'il avait aimées à des moments très différents de son existence, mon père avait dit envier le bonheur de celui qui rencontrait pour la première fois Anna Karénine à la portière du wagon de Pétersbourg, ou la démarche d'Oriane de Guermantes libérée des grilles de sa maison pour sa promenade matinale. Quant à nous, gronda Constantin, si cela avait intéressé nos compagnes même un peu, nous

aurions envié, sur l'oreiller plus ou moins conjugal, celui qui découvre la solitude d'Hadrien auprès d'Antinoüs noyé dans son suaire de boue, l'agonie sans fin de Justine dans Alexandrie à la recherche de son enfant, Iouri Andreïevitch Jivago au terme de tout : *Je suis la cible des ténèbres*, et aussi ce titre magique dans la montagne éponyme qui finit dans la tourmente d'une époque perdue pour nous tous, perdus dans le siècle passé des perdants : *En soldat et en brave*.

Il se redressa et déclama comme au théâtre.

— Mais l'amour avec Anna K. L'amour avec Anna K. ! Mon père avait appris avec elle le désir et son impossible assouvissement. Tout en faisant une honorable carrière militaire dans la marine portugaise. On ne rit pas. C'était avant la catastrophe.

» Quelques mois avant sa dernière nuit, les odeurs lui parurent de plus en plus fades. Les fleurs de son jardin s'effacèrent, les empyreumes grossiers des chairs jetées au feu impitoyable de sa vieillesse aussi, malgré toutes ses chères pom-mades. Il perdait son nez, quelle chance, n'est-ce pas docteur Rodrigue ? Moi, je sens, je me sens... Puis il perdit le goût. Son médecin fit savoir de Lisbonne par courrier que cela arrivait, à son âge. Alexandre n'y attachait de toute façon pas d'importance : tout le monde n'a pas une madeleine à honorer dans son tilleul et il ne s'était de toute façon jamais couché de bonne heure. Mais depuis plus longtemps et avec plus

de gêne, il était devenu incapable de mettre le nom de Sibelius sur son concerto préféré et celui de Griotte-Chambertin sur son vin du dimanche. Ces signes témoignaient, paraît-il, de lésions cérébrales multiples et répétées. Sûrement pas ? Peu importe, docteur Rodrigue, peu importe. Aucun de ces trous dans sa mémoire et dans ses perceptions ne se comparait cependant aux abîmes ouverts devant lui ce soir-là : soixante-dix années de lectures, vierges comme au premier jour. Les titres muets, passés en revue l'un après l'autre, ne livraient que ruines et vestiges à ses yeux peinant sous l'effort. Les lunettes fébrilement retrouvées clarifièrent le constat : il était déserté, consumé, en cendres et en oubli, Pompéi ! Quelques milliers de tomes étaient là, fidèles et disponibles, ouverts à tout et à lui. Mais tout était à refaire pour y habiter de nouveau, tout était à relire. La tâche était stupéfiante. Il salua familièrement l'un d'eux pour se donner contenance, comme on fait d'une amante perdue de vue dont on ne se rappelle plus le nom et, à vrai dire, plus rien. Puis, luttant contre un sentiment térébrant de vide et de panique, il s'assit dans son fauteuil, tremblant avec *Anna Karénine*, compagne et amour si souvent sauvée du train, du désespoir et de l'abandon... « Le visage de Greta Garbo passe devant moi », dit-il. Et le souvenir d'une scène qu'il avait également subie : « Vos larmes ne sont que de l'eau », ramena au sien une vieille honte. Mêmes causes, mêmes effets, professa Constantin

avec un sourire qui s'adressait cette fois directement à nous, l'adultère reste un exercice dangereux.

Je crois avoir souri à mon tour, un peu gêné, un peu coupable. Mais je n'étais guère concerné, veuf solitaire à peu près fidèle, et de toute façon trop vieux. Je venais seulement de faire semblant. Gaspar leva ses yeux qui ne voyaient presque rien depuis des années. Ces mots lui avaient-ils rappelé le lien qui avait existé entre Constantin et Komako? Constantin a-t-il jamais su, Komako lui a-t-elle jamais dit que Gaspar l'époux n'avait jamais su la prendre, ni l'aimer de fond en comble, qu'il avait débandé une fois pour toutes un matin de février 1944? Je sais, enfin je crois savoir, que Gaspar l'avait tu, qu'il y avait eu cette dernière part restée secrète entre eux. Constantin ne releva pas l'expression interrogative de Gaspar.

— Mon père cherchait la scène des larmes trop loin dans le roman, elle était dans les toutes premières pages, comme celle de sa vie. Il n'avait plus vu Anna K. depuis des lustres et ne comprenait pas que le temps ait pu passer à ce point sans retrouvailles. Il s'était épris d'elle à vingt ans, dans un train qui rejoignait Vienne au petit matin, à travers les bourrasques blanches qui balayaient l'ancienne Bohême. Il avait quitté Budapest la nuit précédente, le corps rassasié, l'esprit avide. « Elle, disait-il, Anna, aurait vécu heureuse si je l'avais épousée. Je lui aurais livré mon âme et mon corps, et elle les aurait délivrés

du mal, amen. » Il avait vécu avec ce vieux mal-entendu, cette idée qu'une femme se transcende — ou quelque chose de ce genre — pour un homme : qu'elle s'épanouit lorsqu'il exprime grâce à elle le meilleur de sa force, de sa noblesse et de sa tendresse. Mais la marine et cette conception de l'amour s'accommodaient mal d'une vie de famille stable et paisible. En 1939, mon père nous emménagea dans Lisbonne après notre départ d'Amsterdam, pendant qu'il s'installait aux Açores. Il a fallu le *Lager* pour qu'on se retrouve, Gaspar... Où en étais-je ? C'était un bon lecteur, en tout cas assidu. Héros volage et désordonné, il s'éprit de quantité d'héroïnes dont il détourna le destin à son profit, sans respect aucun pour le texte. Ulysse, il réussit à épouser Nausicaa et à la déflorer de multiples fois sans avouer qu'il n'était pas libre. Julien, il préféra Louise de Rênal à la jeune La Mole qu'il choisit de poignarder. Fut cependant et complètement Mellors pour Constance Chatterley et quelques ébats forestiers qui le reposèrent de l'océan. Passons... Il finit ses voyages avec Mathilde Urbach qui n'avait même pas défailli dans les rêves d'Héraclite ou peu importe, à moins que ce ne fût Ulrica. Il renomma, enleva et trahit ainsi quantité de maîtresses. Je tairai cependant le véritable et pur attachement qu'il éprouva pour Komako, la femme qui éclaira, dans son *Pays de neige* et la traduction de Fujimori, ses dernières années.

Gaspar sursauta discrètement au nom de sa femme, d'origine japonaise par sa mère, comme l'héroïne de Kawabata, et morte depuis sept ans déjà. L'allusion avait été cette fois plus directe. Constantin regarda le presque aveugle dans les yeux puis poursuivit, et je me demandai où il trouvait la force de parler autant.

— Quelques heures plus tard, toujours errant parmi ses livres, mon père écoutait encore les fragments qui venaient librement à lui. Il chercha vainement liens et reconnaissances dans des ouvrages qui refusaient de lui parler. Renonçant en fin de compte à tous les autres, il rouvrit son roman favori à la première page et commença : « Les familles heureuses se ressemblent toutes », vécut avec Anna Karénine mais épousa Kitty sa rivale dont il divorça pour offrir enfin à Anna la sérénité, le mariage, la sécurité, l'épanouissement. Incorrigible mais fidèle, à lui-même.

» Avant l'aube, je le vis s'endormir et attendre Anna sur le quai de la gare. Il ne l'entendit pas venir dans son dos. Elle le poussa en avant au moment où passait un grondement de roues ferroviaires dans sa tête.

» *Ich sterbe*, dit-il, Tchékhouv, les yeux ouverts. Les quatre éditions de celui dont il venait de reprendre les derniers mots ne frémirent même pas sur les rayonnages. Quand je compris ce qui venait d'arriver, je m'approchai, le contemplai un moment puis quittai la maison. Je partis méditer sur les chemins du volcan.

» Avant mon retour, la matinée déjà bien entamée, la femme de ménage avait retrouvé Alexandre Levine confortablement décédé dans son fauteuil, la main aux fesses d'*Anna Karénine*, pour ainsi dire, retournée sur ses jambes. Convaincue de la mort heureuse et naturelle de cet homme sans histoire, elle rangea dans la bibliothèque, là où il était attendu, le seul indice du crime qui venait d'être commis. Elle déplaça la main qui résista fermement, suspendue déjà par la *rigor mortis* au-dessus de son entrejambe. À son âge..., sourit presque Rosa de l'Estrémadure, vigoureuse Rosa malgré sa taille cinquante aux hanches, ou à cause d'elles.

Constantin ferma les yeux, épuisé, et conclut :  
— Je me demande qui me tue, moi.

Dans le silence qui suivit, je songeai que notre ami avait mêlé sa propre expérience à son récit. Il y avait la coïncidence de cette passion pour *Anna Karénine* que Gaspar partageait avec le père de Constantin. J'étais perplexe. Anna K... K comme Komako. Chacun de nous savait : en 1936, le père français de Komako l'avait baptisée Anna d'un bref signe de croix dans un faubourg d'Abashiri au bord de la mer d'Okhotsk, avant de disparaître quelque part sur le continent entre Vladivostok et Kazan. Mais ce prénom était resté inusité. Et puis une des œuvres évoquées, *L'Auteur*, dans l'édition française de sa bibliothèque,

était postérieure au décès d’Alexandre Levine survenu en 1962. Borges était une lecture favorite de Constantin et le cryptage de la réalité un jeu qu’il pratiquait souvent. Mélangeait-il époques et gens, désorienté par la maladie ? Ou quelles pistes avait-il voulu brouiller, sinon révéler ? Ces allers et retours, ce labyrinthe laborieux, n’avaient-ils pas eu pour dessein de sertir un aveu ? Je savais qu’il avait aimé Komako pendant une période heureuse pour tous deux, mais quelque chose s’était passé, à la fin, et ils s’étaient séparés. À propos de Kawabata et de *Pays de neige* dont il avait parlé lorsque Gaspar avait réagi, la traduction de Fujimori était sortie en 1960, année où Constantin et Komako s’étaient rencontrés. Gaspar, lui, avait lu *Snow Country*, la version anglaise de *Yukiguni (Pays de neige)*, et rencontré Komako quelques années auparavant. Enfin, qui sait, tout cela était-il bien plus simple que je ne le pensais ?

Notre ami fit servir un Griotte-Chambertin 1998 à peine disposé à être bu, ce 5 février 2005, et je ne le revis plus vivant. Au-delà de l’aveu qui s’était peut-être trouvé en filigrane dans son discours, c’était encore un témoignage d’amitié envers Gaspar, signifier ainsi son amour durable pour Komako malgré sa peine restée ouverte. Car, les derniers jours, elle avait imposé sa volonté d’un mouvement de tête, trop lasse pour ouvrir les yeux : elle refusait de voir Constantin une dernière fois.

Comment meurt un bibliophile? Avec ses secrets, ses mensonges, une faute non pardonnée et les variantes volées de ses livres.

## L'AVEU

LE JOURNAL local publia sur la même page le faire-part de décès de Constantin Levine et l'annonce rédigée par Gaspar. Il cherchait une lectrice.

Deux candidates et un homme entre deux âges frappèrent à sa porte. La gouvernante en tablier et chignon « Kaiser Franz » les fit attendre dans le vestibule. Quand Gaspar annonça qu'il était prêt, elle conduisit la première arrivée dans la bibliothèque, une vaste pièce difficile d'accès, deux volées de marches et un colimaçon plus haut. M. Camerarius portait pour l'occasion pantalon, veste et boutons de manchettes dépareillés, gavroche et souliers vernis, non plus ses pantoufles et son habituelle robe de chambre. Il se leva au bruit des pas qui s'approchaient de lui.

— Vous avez le pied léger, dit-il princièrement. Asseyez-vous. Mes yeux ne me permettent pas de vous voir précisément, croyez bien que je le regrette, alors pour la lecture...

La jeune fille, impressionnée par le vieil homme droit et grand devant elle, attendit en se frottant discrètement les doigts encore engourdis par le froid. Gaspar reconnut immédiatement le son.

— Prêtez-les-moi, je vous en prie, voulez-vous ?

Elle posa délicatement ses mains fines et soignées dans les grandes paumes sèches tendues vers elle. Il s'appliqua à les réchauffer, passa ses vieux doigts sur des ongles vernis sans faille, murmura : « Magnifique !... », s'attarda un moment au toucher qu'il trouvait délicieux, sans oser prolonger son plaisir.

— Vous savez pourquoi je vous ai fait venir mais, moi, je ne sais pas pourquoi vous êtes venue. Ne répondez pas, dites-moi plutôt ce que vous lisez en ce moment.

Elle cita quelques noms à la mode, expliqua qu'elle n'avait guère de temps pour ses propres goûts, vu le travail, l'université, qu'il fallait payer...

Gaspar écoutait la voix et se demanda ce que cela donnerait. Une légère raucité voilait son timbre plutôt grave. Une mezzo-soprano un peu surmenée peut-être ? Il se demanda si sa peau était aussi fine et soignée que ses doigts... image et sensation qu'il repoussa vers d'autres temps.

— Vous ne... Vous n'aimez pas mes lectures? demanda la jeune femme devant l'immobilité silencieuse du vieil homme.

— Très moderne, mélangé, se reprit Gaspar. Très intéressant. Dites-moi, comment vous appelez-vous?

— Pélagie. Bien sûr.

Elle crut devoir compléter:

— J'ai dix-neuf ans, presque vingt.

— Pélagie. Pas banal. Je vous entendais plus âgée. Essayons, n'est-ce pas? Si vous êtes prête.

— Avec plaisir! Vous savez, j'ai toujours eu cette voix.

Elle attendit. Gaspar se taisait.

— Vous devriez me dire ce que vous souhaitez entendre.

Il était perdu dans ses pensées.

— Je ne savais pas. Oui, oui évidemment. Tenez, dit-il en désignant l'épais volume fatigué qui se trouvait sur la table, entre eux.

— *Anna Karénine*. Eh bien, c'est... Depuis le début?

— Non, pas le début. Pas le début. Allons droit au fait, voulez-vous. Prenons la page, hum, 239, le paragraphe qui commence par: « Elle sourit de mes soupçons... » Vous voyez?

Elle tourna les pages avec soin. Il approuva. Elle jeta un regard sur le paragraphe en question et sur la suite, fit un bref « Oh!... » et se donna le courage d'entreprendre, se redressa.

— «Elle sourit de mes soupçons», commença-t-elle au nom du mari. (*Sa diction était claire, précise malgré son voile.*) «Elle va me dire comme alors qu'ils sont ridicules et dénués de fondement.» Alexis Alexandrovitch était hésitant et inquiet. Sous la voix tremblante d'Anna, le drame couvait: «Vous ne vous êtes point trompé», et elle s'écria, désespérée d'elle-même et de son sort: «Faites de moi ce que vous voudrez.»

Gaspar l'arrêta.

— Que ressentez-vous, là, Pélagie? demanda-t-il doucement.

— Euh... De la terreur, de la folie, de l'amour... cet aveu est terrible.

— Terrible?

— Elle se jette dans la solitude.

— Auriez-vous pu faire cela?

— Quoi, cela? L'aveu? Non, non jamais.

— Vous en êtes sûre?

— Non, mais je crois que j'aurais attendu de toute façon. Attendu.

— Attendu quoi, Pélagie?

— J'aurais attendu la fin de ma vie.

— C'est cela. C'est bien ça, exactement. Je vous remercie, Pélagie. Attendez en bas, si vous le voulez bien. Je dois entendre quelques autres personnes.

Il demanda une autre candidate. Zelmira parut devant lui sans qu'il s'en aperçut. Comme il

se tenait debout sans bouger, elle se racla discrètement la gorge, ce qui le fit sursauter.

— Mais enfin, vous volez ? Je ne vous avais pas entendue.

— Excusez-moi, dit-elle avec un léger accent italien.

Charmant, pensa-t-il, et il recommença son petit questionnaire, le nom, l'âge, parvint à découvrir ses mains et les trouva plus tracées, plus rudes, la peau plus dense que celle de Pélagie. Non, pas plus dense, le grain, plus épais.

— Vous devez être assez mate, osa-t-il dire à Zelmira, femme de bronze et de jais qu'il devinait dans un brouillard jaune.

Elle lut le même passage d'*Anna Karénine*. Chez Zelmira, l'aveu prit la forme d'une tempête qui transporta Gaspar en enfer, dans l'égarement et la désolation. Un désastre.

— Mon Dieu, ne put s'empêcher de murmurer Gaspar. Est-ce donc cela ?

— Pardon ? s'interrompit Zelmira.

— Une femme peut-elle se laisser emporter à ce point ?

— Oui. Oh oui, dit la lectrice avec un soupir et une sorte de colère.

— Merci, Zelmira, merci. Je vous en prie. Demandez un thé à Adélaïde, je vous écrirai.

« Je ne supporterai jamais ça », se dit Gaspar.

Constantin parut, annoncé par la gouvernante comme « le garçon ! », malgré son âge.

— Constantin. Constantin, quelle coïncidence. J'avais un ami très cher qui s'appelait Constantin, dit-il, un peu perdu. Euh... prenez le livre, là sur la table, je vous prie, et lisez, à la page, la page trois cent, trois cent... dix-huit, je crois, la lettre d'Alexis Alexandrovitch, c'est juste n'est-ce pas? Il doit y avoir sa signature à mi-page. C'est cela. Vers le début, il dit: « Voici ma décision... » Lisez la suite, s'il vous plaît.

— « Quelle que soit votre conduite, lut sévèrement le garçon dans la page abîmée par une vieille tache de café, je ne me reconnais pas le droit de rompre des liens qu'une puissance suprême a consacrés. La famille ne saurait être à la merci d'un caprice, d'un acte arbitraire, voire du crime d'un des époux. »

Constantin lisait avec conviction et fermeté. Gaspar l'arrêta.

— C'est très bien. Vous auriez parlé ainsi, vous?

— Moi? demanda Constantin, qui avait de la difficulté à rejoindre la conversation.

— Oui, après l'aveu de votre compagne.

— Un aveu de... trahison? Jamais. Jamais.

— Et alors?

— Je serais parti, je n'aurais pas fait un discours.

— Même avec des enfants? Et parti où?

— Je ne sais pas.

— Vous n'auriez pas attendu?

— Attendu quoi? Et souffrir sans cesse?

- Partir et souffrir sans cesse ?
- Il n'y a pas de solution à cela.
- Le temps ?
- Peut-être... je ne sais pas.
- Merci, Constantin. Dites à Adélaïde que je vous écrirai.

Pélagie restait seule dans l'office. Gaspar songeait qu'il avait abusé de gens bien intentionnés.

— C'était ridicule, n'est-ce pas, déclara-t-il au moment où Adélaïde vint lui demander si sa petite comédie était terminée. Mais je me disais que Komako reviendrait, avec un peu de chance.

— Ah, mais elle est morte, combien de fois faudra-t-il vous le répéter !

— Je le sais bien, voyons, Adélaïde, je ne suis pas fou. Seulement, je pensais que sa voix reviendrait, que je l'entendrais. Si elle avait dit, enfin, si elle avait raconté cette histoire, vous savez, quand il était encore temps, j'aurais pu lui dire, lui écrire que je l'accueillerai, « ainsi que son enfant pour qui j'ai de l'affection... », c'est dans le livre aussi, variante 185.

— Oh, vous m'usez avec votre Karénine. Et, vous savez, une femme a des besoins, aussi. En tout cas, c'est ce que je pense. L'enfant peut bien venir d'ailleurs. Voilà ce qui s'est passé avec Madame. Alors, M. Levine, pourquoi pas ? C'était un bel homme. Vous ne pouviez pas, vous. Elle vous aimait, c'est sûr, et lui... Mais il n'a pas voulu de l'enfant, alors elle ne l'a pas gardé. Ni

l'enfant ni le Constantin. Il n'y a pas d'autre complication.

— Elle l'aimait, cependant, ce n'était pas seulement que...

— Oh, je n'en sais rien. L'amour, l'amour...

Ils n'avaient pas entendu remonter Pélagie qui venait prendre congé avant de rentrer chez elle. La fin de leur conversation, qu'elle saisit sans le vouloir, lui révéla beaucoup des motivations de Gaspar pour l'audition de ce jour.

— Je peux relire ce passage si vous voulez, dit Pélagie.

Ils se tournèrent tous les deux vers elle sans la voir, tant ils étaient profondément perdus dans leurs propres souvenirs. Gaspar répondit le premier.

— Ah! oui, oui je vous en prie.

— Eh bien moi, grommela Adélaïde, je vous laisse, je le connais par cœur, cet aveu, et pas dans les livres, je sais de quoi il retourne.

Adélaïde disparut dans une oubliette de la grande maison. Gaspar s'installa en soupirant dans le fauteuil. Pélagie s'y prit cette fois tout autrement. La voix brisée par la peur et par la bataille perdue, elle recommença, livrée sans défense aux prédateurs.

— « Non, vous ne vous êtes point trompé, proféra-t-elle lentement en jetant un regard farouche sur la face glaciale de son mari. Vous ne vous êtes point trompé » répéta-t-elle comme un appel, comme une supplique. « J'ai été et je suis

encore au désespoir. J'ai beau vous écouter, c'est à lui que je pense. Je l'aime, je suis sa maîtresse », et Pélagie disait son impuissance et le désir d'être sauvée de l'envoûtement. Elle termina comme le condamné qui sait sa faute et l'expiation nécessaire, remettant son sort entre les mains du juge. « Faites de moi ce que vous voudrez. »

— C'est cela, murmura Gaspar. C'est exactement cela. « Anna, continua Gaspar avec tendresse en prenant ses mains dans les siennes après les avoir cherchées devant lui, si pour une raison quelconque vous désiriez revenir auprès de moi, à votre ancienne vie, en enterrant tout le passé, je vous accueillerai ainsi que votre enfant. Le pardon que de toute mon âme je vous ai accordé, je ne l'ai jamais repris et ne le reprendrai jamais. » ... Voilà. Voilà tout ce que je voulais. Je l'aurais aimé, moi, cet enfant.

Gaspar disparut dans ses pensées. Pélagie, ne sachant que faire, rouvrit le livre. « Les familles heureuses se ressemblent toutes », commença-t-elle joyeusement, et elle continua jusqu'au milieu de la nuit. Puis le lendemain. Puis le surlendemain.

Elle s'arrêta quarante-huit jours plus tard, quand la lumière qui avait éclairé Gaspar « avec ses tourments, ses trahisons et ses douleurs, illumina des pages demeurées jusqu'alors dans l'ombre, puis vacilla et s'éteignit pour toujours ».



*ZU SPÄT SEIN*<sup>1</sup>

**A**PRÈS quelques jours de lecture, Gaspar pensa qu'un peu d'affection les rapprochait, et il suggéra une sortie :

— Allons visiter une ville. Je voudrais faire pénitence.

Sans lever la tête du livre, Pélagie donna son accord et ne posa pas de question.

— C'est un quartier d'Amsterdam, cependant, dit-il prudemment.

Cela ne la gênait pas, au contraire. Elle était libre, de toute façon trop libre depuis l'été dernier. Le lendemain, elle conduisit l'antique Citroën de Gaspar au cœur du Jodenbuurt d'Amsterdam.

---

<sup>1</sup> « Être trop tard. »

Ils tournaient depuis une heure dans les ruelles, il faisait nuit, Pélagie avait faim et sommeil. Gaspar ne donnait aucune indication utile.

— Vous êtes sûr que c'est là ?

— Comment voulez-vous que je le sache ?

— Mais si vous me disiez ce que vous cherchez vraiment, je pourrais peut-être...

— Je cherche un tournant. Je veux dire, un certain moment. Je veux réentendre ici une phrase que j'ai entendue en moi toute ma vie. J'aimerais la rendre à son lieu de naissance. Je veux me rendre à mon lieu de naissance. Vous ne comprenez pas. Excusez-moi. Je m'explique : je suis né à Salonique mais je suis arrivé quelques mois plus tard dans ce quartier, dans une version précédente de ce quartier, devrais-je dire, puisque les purificateurs l'ont nettoyé jadis à large échelle. J'y ai passé mon enfance mais, surtout, je suis né à dix-sept ans une deuxième fois, tout près d'ici, quand j'ai entendu une exclamation joyeuse au petit matin, avec un accent distingué de Hambourg : « *Spät, zu spät jetzt*<sup>1</sup> ! »

» Ces mots s'adressent à la femme nue qui sort en toute hâte du lit au son lourd des bottes qui montent l'escalier. Elle a les yeux cloués sur l'homme de Hambourg. La peur coule en silence de sa bouche ouverte et de son corps... On vient de faire l'amour ! C'était la première fois, voyez-vous, elle venait de m'apprendre, je découvrais.

<sup>1</sup> « Tard, trop tard maintenant ! »

Il répète posément, avec une tendresse effrayante :  
« *Jetzt ist es zu spät, es wird immer zu spät sein*<sup>1</sup>. »  
Puis il rit, l'officier distingué mouillé par la pluie qui tombe depuis des jours, il rit très simplement et très naturellement. Et il l'abat d'un seul coup. Là.

» J'aurais dû mourir, Pélagie, et au lieu de cela, je viens de naître. Pas au monde, oh non ! je nais à quelque chose, ce moment-là, à un abîme que je n'ai pu comprendre malgré ma longue vie. Et de longues recherches. Je n'ai jamais retrouvé l'officier, il a disparu sans laisser de traces. Maintenant que j'ai renoncé, je veux seulement remettre une phrase au passé, et mes hommages à cette femme.

» Mais oui, Pélagie, c'était de l'amour, ne sois pas aussi conventionnelle, je t'en prie. Même si Rachel vendait ses talents, elle était *la* femme, pour nous, jeunes garçons, pas secs derrière les oreilles. C'était de l'amour parce que je n'imaginai pas qu'on pût faire l'amour autrement. J'avais dix-sept ans, en février quarante-quatre, et le feu au corps, mais pas seulement au corps. Peut-être bien, Pélagie, ce n'était pas Rachel cette nuit-là, mais Esther, ma cousine au « corps splendide et belle à regarder », comme dit Le Livre, Esther disparue depuis deux ans et que je n'avais jamais osé toucher, bien sûr, ni même regarder dans les yeux. Elle savait faire ça, Rachel,

---

<sup>1</sup> « Il est trop tard maintenant, il sera toujours trop tard. »

elle créait le rêve que la fille de nos rêves nous avait accueillis. Et elle nous apprenait très pratiquement ce que nous voulions absolument savoir, car elle était fière et consciencieuse.

» Mon Esther déportée n'est pas devenue reine de Perse, contrairement à celle de la Bible. Je connaissais par cœur son Livre, en ce temps-là, et me voyais frappant « tous nos ennemis à coups d'épée, tuant et anéantissant » à chaque fête des Pourim, évidemment ma préférée de toutes les célébrations annuelles. Le banquet de ce jour était le sien, celui de ma somptueuse et inaccessible cousine. Tu ne connais pas nos fêtes juives, Pélagie ? Avec un nom pareil, avec ton si beau prénom, tu dois être orthodoxe peut-être ? Gagné ! Permits-tu que j'abandonne maintenant le vousoiement ? Je te remercie. J'aimais ma cousine Esther d'un amour pur ! Juste un peu trempé dans les chairs de Rachel pour que le fer résiste à la bataille, le jour venu.

» Esther, comme le reste de ma famille, n'est pas revenue de son combat qui n'était pas de Perse mais de Pologne, et je n'ai plus rouvert son livre. J'ai réalisé bien plus tard avec une tranquille amertume que j'en avais oublié la plus grande partie. Heureusement.

» Dans ce petit matin de mes dix-sept ans, disais-je, je suivis Esther vers le camp, à mon tour comme tous les autres, mais parmi les derniers, ce qui m'a permis de rester en vie. J'ai eu

moins d'une année à tenir mais elle, elle était partie bien avant ! Entre son départ et le mien, j'avais vécu caché avec mon épée et mes rêves, protégé par Rachel comme si j'avais été son propre enfant. Elle connaissait bien ses nouveaux maîtres et amants. Combien de fois avait-elle eu le temps de cacher un homme, un couple, des enfants comme s'ils avaient été ses propres enfants, juste avant l'arrivée des purificateurs, combien de fois avait-elle entendu en sa faveur un ironique : « *Ach, wieder zu spät! Nicht wahr<sup>1</sup> ?* », dans la bouche sensuelle de l'officier distingué ? Combien de fois avait-elle pleuré sur ceux qu'elle n'avait su ou osé protéger ? Elle avait tellement peur de mourir, Rachel opulente et généreuse mais aussi peureuse qu'un oiseau ; elle s'est sans doute oubliée, cette nuit-là, et avait renoncé à sa prudence habituelle, fatiguée de ces précautions qui l'obligeaient à la ruse permanente, au silence et aux déménagements incessants. Elle s'est perdue d'avoir enfin accepté ma demande et conduit ma nature peu domestiquée des heures durant... Alors, au petit matin, le loup la mangea.

— Comment ? Que dis-tu, Pélagie ? Les rues ont changé de nom ? C'est curieux. Enfin, pourquoi pas. J'ai changé moi aussi. Tu pourrais aussi bien me mentir, Pélagie, quelle importance ! Tu

---

<sup>1</sup> « Ah ! de nouveau trop tard ! N'est-ce pas ? »

verras qu'il arrive un moment où la réalité, obtuse, dérange à force de se manifester sans s'occuper de nous. Mens-moi, Pélagie, je t'en prie. Et trouve-moi la femme à qui je dois payer ma dette, celle que tu choisiras sera la bonne, je le sais. Tu as compris ce que je cherche, n'est-ce pas ?

Pélagie choisit un immeuble à la vocation sans équivoque, prit la main de Gaspar et la serra pendant qu'elle se renseignait. Lut à haute voix sur la porte d'entrée : *Ici on parle anglais, français, allemand, espagnol*, et s'interrompit avant : *troisième âge bienvenu*.

Jaugé par une réceptionniste et dépouillé de la somme idoine, Gaspar fut pris en charge par une hôtesse appelée par interphone. Très professionnelle, mûre et en pantoufles, elle lui jeta un amical et technique *Hello-Bonjour-Guten Abend-Hola*, tourna les talons et le fit disparaître dans le ventre rouge de l'étage. La réceptionniste invita Pélagie à s'asseoir car, dit-elle : « Ce ne sera pas long. »

Sur le bord du lit, Gaspar s'assit pendant que la fille se déshabillait derrière un paravent. « *Also ?* » demanda la dame d'expérience quand elle réapparut, surprise de trouver son client aussi vêtu qu'auparavant, et s'étant mise en tête qu'il était allemand. Gaspar lui fit signe de venir auprès de lui, ce qu'elle fit docilement. Elle décida de poser la tête sur ses genoux. D'abord

indécis, Gaspar entreprit de parcourir son visage du bout des doigts et de lui demander si elle était bien rousse. « *Rousse?* roula-t-elle, *was ist rousse?* » Il n'alla pas au-delà du menton. Ce n'était pas cette dame qu'il caressait de cette façon, ni Esther ni le souvenir de Komako. Il rejoignait le visage fatigué de Rachel, Rachel aux toisons flamboyantes qui le regardait avec un sourire légèrement moqueur, peut-être seulement attentive ou intriguée, et qui n'avait pas cessé de vivre en lui toutes ses années. Gaspar lui parla, raconta sa vie depuis qu'ils s'étaient quittés dans cette même chambre, soixante et un ans auparavant, dit qu'elle ne devait pas avoir honte de lui, ainsi qu'elle l'avait souhaité. « Même si je n'ai plus jamais vraiment fait l'amour, depuis toi. »

La fille releva la tête et fit signe que le temps passait.

— « *Ich weiss es wohl, Fräulein, glaub mich, Ich weiss es auss-er-or-dent-lich wohl<sup>1</sup>!* » répliqua augumentement Gaspar, et il sortit un billet considérable de sa poche.

Il continua d'effleurer ce visage inconnu, s'excusa encore de n'avoir pas bien su aimer mais « tu vois, Rachel, tu venais à peine de commencer à m'apprendre l'essentiel quand nous avons tous deux changé de monde. J'aurais été heureux avec toi, j'en suis sûr, au moins quelque temps, même

<sup>1</sup> « Je le sais bien, Mademoiselle, crois-moi, je le sais extraordinairement bien! »

si tu étais bien plus âgée. Tu devais avoir trente ans à l'époque. Pour un garçon de mon âge, tu avais résolu les mystères de toutes les expériences désirables. Maintenant, comme tu n'as pas changé, tu me parais gamine.»

Gaspar rit, la fille l'escorta d'un rire convenu.

— «Le corps calmé, irrigué par un sang doux comme la pluie qui tombait», récita tranquillement Gaspar, tel Jean-Baptiste Clamence, je ne l'ai ressenti qu'une seule fois, cette première fois, et quelques instants seulement. Plus jamais ensuite, même si j'ai souvent voulu le croire, même si j'ai souvent et pour tant de choses fait comme si. Dans les années cinquante, Constantin m'offrit *La Chute*. Il me dit: «C'est pour toi, tu verras.» La dernière phrase du livre ressuscita la mort de Rachel et ma seconde naissance, mais je ne viens qu'aujourd'hui payer mon dû avec ses intérêts. Toi, Madame, minaуда-t-il avec un dernier geste tendre sur sa joue, je me demande ce que tu feras de cet argent. Rachel m'avait dit en riant: «Avant toute chose, ce sera dix florins, mon chéri.» Et j'avais répondu sérieusement: «Moi, je paie après», parce que je n'avais pas un sou en poche. Alors voilà, je suis venu payer, finalement, après.

La fille, impatientée par le discours de Gaspar, répéta «*Also?*», puis: «*Time is money!*» Gaspar posa la main sur son épaule et demanda: «*Also jetzt, liebe machen, make love?*»

— *Spät, zu spät sein*, décida la grande dame nue en se relevant avec peine pour aller se rhabiller.

Gaspar écouta l'écho de ces mots au plus profond de sa conscience, où ils s'éteignirent en même temps que le visage épouvanté de Rachel. « *Zum Glück*<sup>1</sup> ! » sourit-il avant de se lever à son tour.

Quand la professionnelle ponctuelle émergea de son paravent pour le reconduire, il s'excusa de son retard et sortit une impressionnante liasse de billets de sa poche, qu'elle s'empressa de faire disparaître dans ses plis.

Madame rendit Gaspar à Pélagie. Avec un geste moqueur de la main qui retombe, elle dit dans sa langue qu'elle n'avait rien pu faire de lui, et l'oublia aussitôt. Tard ce soir-là, dans leur chambre à deux lits d'un modeste hôtel, Gaspar s'endormit pendant la lecture. Au cours du bal, le brillant Vronski se détourna de Kitty défaite et se jeta dans les bras d'Anna souveraine.

---

<sup>1</sup> « Heureusement ! »